AVENTURIER DES GLACES

NICOLAS DUBREUIL
AVEC MICHEL MOUTOT

AVENTURIER DES GLACES

Éditions de La Martinière

Photos (1re et 4e de couverture et cahier central) : © Nicolas Dubreuil
Conception couverture : Studio Lulu
Carte : © Gérard Bodineau

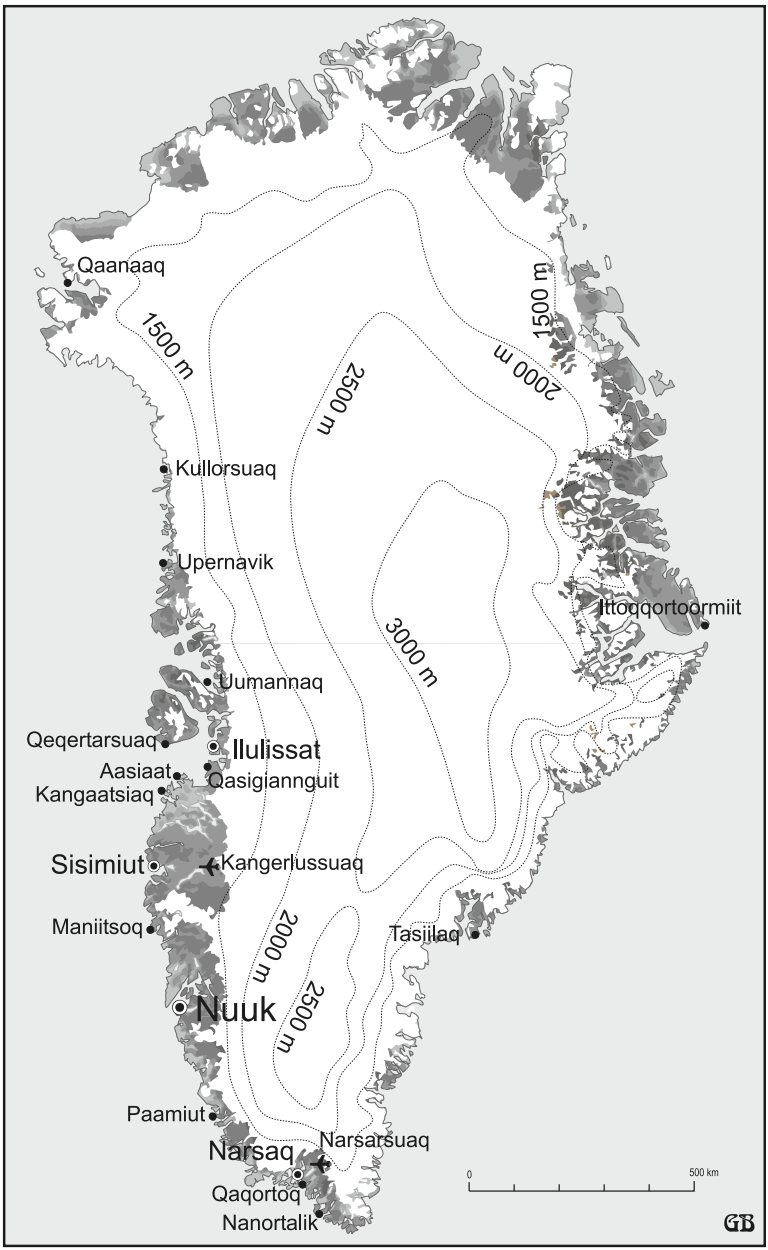
Avec le soutien de la Compagnie du Ponant

ISBN : 978-2-7324-5258-6

© 2012, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France
Connectez-vous sur :
www.lamartinieregroupe.com
Dépôt légal : avril 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

GROENLAND


Qaanaaq
1500 m
1500 m
2000 m
2500 m
Kullorsuaq
Upernavik
Ittoqqortoormiit
3000 m
Uummannaq
Qeqertarsuaq
Ilulissat
Aasiaat
Qasigiannguit
Kangaatsiaq
Sisimiut
Kangerlussuaq
Maniitsoq
Tasiilaq
2000 m
2500 m
Nuuk
Paamiut
Narsaq
Narsarsuaq
Qaqortoq
Nanortalik
0
500 km
GB

1

L'initiation

Il faut qu'il arrête. Que je le rattrape et lui dise qu'il va trop vite, que c'est trop dur. Que j'ai peur aussi, un peu. La nuit est tombée maintenant, la pluie glacée me dégouline dans les yeux. J'ai mal aux mains, aux bras, au dos et avec la houle son kayak disparaît à l'horizon.

Juillet 1987, 18 ans et demi. Je suis arrivé le jour même de Vancouver, le kayak familial dans un sac sur mon dos. Débarqué la veille de l'avion de Paris. Mon premier grand voyage sans la famille. Jacques, explorateur polaire, conférencier, baroudeur, ancien militaire, mercenaire en Afrique et ami de mes parents, m'avait donné rendez-vous à « l'arrêt de bus » de Port McNeill, petit port perdu de l'île de Vancouver, sur la côte ouest du Canada.

Depuis cinq ans avec ses films et les récits de ses voyages – ses traversées, ses raids à ski ou en traîneau à chiens, ses rencontres avec les ours et les Inuits –, il me faisait rêver. Un aventurier, un vrai : large d'épaules, des mains et un rire énormes, poil dru et poigne de fer. Il était venu consulter mon père, kinésithérapeute, pour rééduquer sa main droite, cassée lors d'une chute stupide dans une bouche d'égout restée béante, sur la place de la mairie à Asnières. « Cela me gêne pour le fouet… » lui avait-il dit. « Le fouet ? – Oui, oui, c'est-à-dire que je passe mes hivers avec les Inuits, au Groenland, et j'ai besoin du fouet pour

mener l'attelage de chiens de traîneau. Et l'été, je fais des raids en kayak, alors je dois bien tenir la pagaie… » Jacques était revenu dîner et avait commencé à nous conter ses voyages et ses aventures.

Sur ses conseils nous avions acheté un kayak d'expédition, un « Nautiraid », le même que le sien. Il pagayait en Alaska et au Groenland. Nous faisions des ronds dans l'eau sur la Seine ou autour de l'île d'Oléron. « Faudra que tu viennes avec moi dès que tu auras l'âge », « Je t'emmène si tu veux », « Si tu voyais quand les baleines soufflent », « Ça, ce sont des orques »… Certains soirs il venait à la maison avec ses photos, ses histoires et son projecteur de films seize millimètres. Nous transformions la cave en salle de projection, assis par terre. Il racontait, expliquait, détaillait les pièces de sa tenue en peau d'ours ou de caribou. Jacques et les Inuits, Jacques et les baleines, Jacques et son igloo. Dans mon lit, je mettais des heures à trouver le sommeil.

Après une première année en fac de Sciences, mes parents acceptent que je parte avec lui, me payant le billet d'avion pour l'autre côté du monde. Deux mois en kayak le long des côtes sauvages de l'île de Vancouver et de la Colombie-Britannique, jusqu'en Alaska, en totale autonomie. Je ne vois pas bien où c'est, même si j'ai regardé sur la carte. Nous allons camper, chasser, pêcher. Dans mon sac un t-shirt rayé, un pull marin bleu qui gratte et un pantalon de pêcheur jaune.

Douze heures de vol, j'arrive au Canada. Première nuit à l'auberge de jeunesse de Vancouver. Seul dans une grande ville inconnue, si loin de la France, à peine majeur. Un avant-goût de l'aventure. Le regard, le sourire d'une jolie blonde dans un couloir.

Au matin, chargé comme un baudet avec le kayak démonté, les pagaies et deux sacs d'affaires, je marche jusqu'au terminal des bus. Assis près de la fenêtre. L'autocar embarque à bord du ferry, la côte de l'île de Vancouver apparaît au loin. Déjà un air du large, les embruns. Puis journée de route à travers montagnes et forêts. À chaque arrêt, je demande au chauffeur si ce n'est pas Port McNeill… « Non, non, pas encore. Ne vous inquiétez pas, je vous préviendrai. » Après douze heures de voyage, il stoppe dans ce minuscule village de pêcheurs niché dans une baie de la côte est. « Voilà, c'est ici. » Seul passager à descendre.

Début juillet. Malgré la pluie le ciel est encore clair en début de soirée. Je récupère les sacs dans le coffre latéral. Grondement du bus qui repart. À l'arrêt, personne. J'attends. Il fait frais, de gros nuages noirs ferment l'horizon, les pins Douglas bruissent dans le vent. Pas un passant. Un pick-up conduit par un costaud en casquette tourne, ralentit, regarde, passe. Jacques n'est pas au rendez-vous. Je m'assieds sur le sac du kayak.

J'éprouve un sentiment étrange : à la fois de la surprise, de la déception mais aussi une sorte de soulagement. La nuit tombe, je pars à pied, croulant sous la charge. Je pose bientôt mon attirail devant l'entrée d'un *Bed and Breakfast*. Jolie maison de bois jaune, grand porche, petit jardin, vingt-cinq dollars la nuit. Dans le salon, de gros canapés recouverts d'un tissu à fleurs et d'une couverture en patchwork. Un feu dans la cheminée. On m'offre le thé, des cookies. L'autre locataire est une jeune Américaine, grande rousse qui va rester ici quelques jours.

En fait, ce n'est peut-être pas plus mal. Une expédition de plusieurs semaines jusqu'en Alaska, quand je n'ai fait du kayak qu'en vacances, c'est sans doute au-dessus de

mes forces. L'aventure, les grands espaces, les orques, les ours, les loups et les baleines, c'est exaltant… projeté sur le mur de la cave à Asnières. Mais un peu effrayant aussi. En venant, par la vitre du bus, j'ai vu des ours noirs traverser la route.

Et Port McNeill au crépuscule, avec ses petites maisons de bois serrées autour du bassin, ces arbres immenses, cette forêt sombre tout autour, l'océan noyé de pluie, la houle, les barques de pêche et les voiliers amarrés, c'est le Farwest. Le bout de la route. Trop grand, trop violent pour une première fois. Je fais un mètre quatre-vingt-dix mais je me sens petit encore, parfois.

Voilà : je vais rester là quelques jours, pagayer dans les environs, faire des excursions d'une journée et rentrer le soir au *B and B*, bien au chaud. Je dirai que je n'ai pas trouvé Jacques, qu'il n'est pas venu. Je ne me pose pas la question de savoir s'il a eu un problème, pourquoi il n'est pas au rendez-vous. À lui, il ne peut rien arriver. S'il n'est pas là, c'est qu'il ne veut pas être là, qu'il aura changé d'avis. C'est aussi bien.

Mes affaires au sec, je pars à la découverte sur les quais de bois. Les câbles d'acier tintent dans le vent. Le bruit de mes pas sur les pontons. Une odeur d'algues, de marée, de sous-bois. Je pousse la porte du « *ship chandler* », mi-épicerie, mi-magasin d'accastillage – équipements et produits d'entretien pour bateaux –, seul commerce encore ouvert dans la ville à cette heure.

Et là, entre cannes à pêche, outils, câbles et cordages, penché sur une carte marine, Jacques. Veste en Gore-Tex noire, pantalon de randonnée, bonnet de marin, poignard à la ceinture. Il tourne à peine la tête. « Ah, Nicolas, t'es là ? – Ben, ouais… – O.K., j'achète trois bricoles et on y va. Tu vas monter ton kayak. » Il n'est pas surpris, semble

même presque gêné de me voir. Je n'ose rien dire. Et surtout pas « on n'avait pas dit à l'arrêt du bus ? »

Je récupère mon attirail, m'excuse dans mon anglais de lycéen auprès de la logeuse. Sous une pluie de plus en plus drue, je le rejoins sur le port. Il discute avec un gars, près d'un pick-up, me fait signe de jeter mon équipement à l'arrière.

Nous quittons le village, quelques kilomètres à travers la forêt. « Ici c'est bien, merci. » Pas d'embranchement, pas de route, à peine un sentier qui dévale le talus. Jacques prend l'un de mes sacs, descend entre les arbres. Il marche trop vite, ne me parle pas, je suis trop chargé… Le sentier disparaît, nous avançons dans les fourrés. J'entends d'abord l'océan, je le sens avant de voir la plage, immense. Marée basse, lagunes brillantes, la lune entre deux nuages. « O.K., monte ton kayak. Fais vite. » J'ouvre les sacs, assemble les montants en bois, installe la toile. Je me coupe en dressant la structure : une blessure à la main qui, rongée par le sel, mettra des semaines à cicatriser. Sous la pluie qui redouble, avec Jacques qui regarde sans mot dire les mains dans les poches, à la lueur de ma lampe frontale, je fixe des pièces à l'envers, démonte-remonte, pousse, tire, fixe.

Je remarque alors son kayak : retourné quille en l'air, caché sous des branchages. On s'équipe, j'ai du mal à faire tout rentrer dans l'embarcation. Jacques s'impatiente. Premiers pas dans l'eau glacée. Je ne comprends pas que l'on parte ainsi, par ce temps, dans la nuit noire. On aurait pu attendre le jour, manger au restaurant… Il s'élance, je le suis.

Il tombe des cordes. En quelques coups de pagaie, il s'éloigne. Mon équipement sommaire prend l'eau. Je tente de rester près de lui. En vain. Il ralentit, file à nouveau

dès que j'approche, disparaît derrière un îlot. Je pagaie de toutes mes forces. J'ai froid. Il faudra deux heures pour arriver en pleine nuit à la petite clairière. Un trou de sable entre les arbres où il a planté sa tente. Elle aussi, dans cet endroit désert, il l'a à moitié camouflée. Je suis épuisé, trempé, transi.

« Toi, tu vas t'installer là-bas », m'ordonne-t-il en désignant un emplacement à deux cents mètres. Si loin. Je serais bien resté près de lui, à cause de la pluie et des ours dont il souligne sans cesse le danger et qui me terrorisent. Il me dit de dormir avec le couteau dans le duvet. Il a pris la meilleure place, la plus grande, avec des sorties de secours en cas d'attaque. Je suis coincé dans un recoin à peine plat, entre arbres et rochers.

Je sors mon matériel, tout se mouille. Je monte la tente, de guingois. « Installe une bâche au-dessus, il va pleuvoir toute la nuit. » Je ne sais pas faire un nœud, demande son aide. À la lueur de ma torche, je ne vois pas bien ce qu'il fait. « Tu me montreras à nouveau demain, j'ai pas bien vu. » Il m'attrape le bras, serre fort. « Écoute, je te montre une fois, une seule. » Repart.

Les larmes aux yeux, je me glisse dans mon duvet humide. Bien au centre de la tente, à cause des ours. Au milieu, ils ne m'auront pas au premier coup de patte. Je suis si fatigué que je m'endors à peine allongé.

7 heures. Jacques me réveille. Premier jour de quatre semaines d'apprentissage. Je pensais, mes parents aussi, que j'allais camper, pagayer un peu, voir des animaux, apprendre les rudiments de la vie en plein air. Nous ne savions pas que Jacques avait été soldat d'élite puis instructeur, qu'il avait formé à la survie en milieu hostile les premiers nageurs de combat de l'armée française. Depuis des années, il part pour des semaines, des mois, en totale

autonomie dans le Nord canadien ou au Groenland. Se nourrit de chasse, de pêche et de cueillette, n'emportant que le minimum. Filme et photographie la faune et la flore, vit avec les autochtones et raconte ses aventures dans les conférences qu'il donne à son retour.

M'emmener avec lui, je le comprendrai peu à peu, ce n'est pas m'organiser des vacances au grand air mais m'initier à la dure. M'offrir un privilège, les clefs de ces mondes sauvages, inaccessibles à quiconque ignore leurs règles de fer. Voir si j'en suis capable, et digne. Je ne sais pas pourquoi il m'a choisi, moi. Peut-être parce que je suis grand et costaud pour mon âge. Peut-être pour faire plaisir à mes parents. Peut-être à cause de la façon dont je l'écoutais raconter ses exploits, bouche ouverte et yeux brillants. Peut-être parce qu'il n'a pas d'enfant et se cherchait un héritier, un disciple…

Le soleil s'est levé. Nous prenons le temps de sécher nos affaires. De la farine, de l'eau, un peu de levure, il m'apprend à faire cuire des pancakes dans sa minuscule poêle. Pour le petit déjeuner et le déjeuner. Allumer le feu avec des brindilles gardées au sec dans des sacs étanches. Plier le matériel dans l'ordre. L'équipement important sous la main. Le kit minimum de survie : dans un petit sac plastique, une boîte d'allumettes, des lichens bien secs, un couteau, de la ficelle. C'est tout. Ne rien laisser au hasard. Charger le kayak, équilibrer les sacs.

Il m'enseigne les trois éléments fondamentaux : le vent, l'eau et le feu.

Le vent : apprendre à s'en méfier et tenter de le prévoir.

L'eau douce : savoir la trouver et faire des réserves.

Le feu : la clef de tout. « Tu ne sais pas faire de feu, tu crèves ! »

Il garde la boîte d'allumettes, ne m'en donne qu'une. Tu échoues, tu manges froid. Dans cette région, il pleut trois cents jours par an : j'apprends à reconnaître les lichens résineux qui vont s'enflammer même un peu humides. Je rampe sous les troncs de cèdre échoués sur la plage pour leur arracher au couteau des copeaux de bois sec.

Sous la bâche qui protège de la pluie, le foyer comme un petit tipi : lichen au centre, épines sèches, brindilles de cèdre et petites branches. À côté, un petit mur de bois qui va sécher aux premières flammes. Je retiens ma respiration, craque l'allumette. Souffle doucement, longtemps. Le lichen prend, les brindilles s'enflamment, c'est gagné. Au fil des jours, je vais peaufiner la technique, l'améliorer avec des morceaux de carton que je ramasse et garde au sec dans mes poches. Un soir, nous sommes assis sous la bâche tendue entre deux pagaies. Il pleut depuis trois jours. « Tiens, va nous allumer un feu. – O.K., je vais essayer… » Il me prend à nouveau le bras : « Non, ce sont les enfants qui essaient. Pas toi ! »

Nous partons, au ras des îles. Rochers de granit, grandes vagues, plages infinies, chapelets d'îles et d'îlots, forêt à perte de vue, montagnes enneigées au loin. Les paysages sont d'une beauté à couper le souffle. Je m'arrache les bras pour tenter de rester à ses côtés. Il danse avec son kayak, pagaie sans sembler forcer, joue avec les courants, évite les contre-courants, économise son énergie. Parfois, il longe la grève, parfois s'en éloigne. Quand je ne le suis pas, je me pose sur des rochers à fleur d'eau que je n'ai pas vus. Je traverse des champs de kelp, ces grandes algues qui flottent en surface. Soulevées par des vagues, elles emprisonnent la pointe du kayak, se prennent dans le gouvernail. Il faut alors les couper au couteau.

Sur la grève les ours noirs soulèvent d'un coup de patte d'énormes rochers à la recherche de nourriture. Tournent à peine la tête sur notre passage. Le soleil, les arbres géants, les coupes de bois datant du siècle dernier, les eaux glacées et transparentes, j'ai du mal à suivre son rythme mais je découvre une nature splendide, majestueuse, fascinante. « Regarde sur la branche, là, un aigle à tête chauve ! »

Les marées découvrent des couleurs de sable, des rochers envahis d'algues géantes brunes, mauves, grenat. Les flots et les années ont accumulé, en lisière de forêt, des billes de bois blanchies, des troncs d'arbres énormes, des séquoias géants et pins Douglas, comme pour protéger les terres des assauts de l'océan. C'est entre eux que l'on campe, que l'on tend les bâches pour s'abriter. Je voudrais m'arrêter partout, passer derrière chaque rocher, chaque arbre, escalader les montagnes, explorer les fjords, faire le tour de chaque îlot. C'est tellement plus grand, tellement plus beau que tout ce que j'avais imaginé dans mes rêves d'aventure.

Dans un bras de mer, soudain, Jacques me crie : « Range ta pagaie ! Range ta pagaie ! » Sur ma droite puis sur ma gauche, deux nageoires dorsales noires plus hautes que moi. Des orques. Majestés blanches et noires. Ils sont tellement près que je sens l'odeur de l'eau qu'ils rejettent par l'évent quand ils soufflent. Derrière sa mère, un petit tourne la tête. Je vois son œil. Il plonge. Puis je sens sous mes fesses les remous créés par leur mouvement dans l'eau. C'est si beau et incroyable que j'en oublie d'avoir peur. L'impression d'être dans un film, de vivre un rêve, d'être entré dans un de ces livres « dont vous êtes le héros » que je lisais il n'y a pas si longtemps. Il y a trois jours, je regardais la télé à Asnières !

En milieu d'après-midi Jacques commence à scruter la rive. Il faut trouver une cascade, une source, un point d'eau douce pour le bivouac. Dans nos réserves : de la farine, du riz, un peu d'huile, du sucre et de la confiture. C'est tout. Pour manger, il faut pêcher, chasser un lièvre à l'arc, poser des collets, ramasser des algues comestibles, des moules, des abalones, des concombres de mer ou des oursins. Avec une obsession : éviter les odeurs de nourriture qui attirent les ours. Donc cuisiner à deux cents mètres des tentes, se laver les mains en permanence, suspendre les provisions hors de leur portée, à des branches d'arbres. Mais à plus de cinq mètres du tronc pour qu'ils ne puissent pas s'en emparer en grimpant…

Il faut trouver le bon arbre, avec une branche horizontale à cinq mètres de haut. Pas trop gros mais pas trop petit… Résultat : tu fais douze fois le tour du campement, dans une mousse d'un mètre d'épaisseur, au milieu des marécages, dévoré par les moustiques, sursautant au moindre bruit car tu es dans la maison des ours avec un sac de nourriture à la main… Un lièvre qui détale me fait crier de peur. C'est l'une des premières choses que Jacques me laisse faire seul. Corvée de débutant.

En bon étudiant, j'enregistre tout, m'applique à bien faire, reproduis ses gestes, n'oublie aucune consigne. Je prends des notes dans un petit carnet. Crayon à papier à cause de la pluie. Ne pas poser deux fois la même question. Tout en me disant que cela ne me servira sans doute plus jamais, après cette aventure. En écoutant Jacques égrener ces règles de survie, je comprends qu'évoluer ainsi en pleine nature, survivre en solo dans ces immensités, c'est tout le contraire de la liberté insouciante. Le monde sauvage est une prison, un carcan de règles impératives et draconiennes que l'on ignore ou l'on néglige au péril de

sa vie. Je n'ai jamais été aussi concentré, attentif aux moindres détails.

Il ne me passe rien, multiplie les exigences, se met souvent en colère. Ce n'est jamais tout à fait bien. Pas question d'avouer que je suis épuisé, que je voudrais bien rester là un jour ou deux pour dormir et me reposer. Que tous les soirs, en glissant dans le duvet, je me demande ce que je fais là et me promets de ne jamais recommencer. Tu parles de vacances… Les copains de la fac sont aussi partis camper, mais sur la Costa del Sol…

Il faut avancer sans cesse. Jacques me montre sur des cartes marines où nous sommes et où nous allons mais ne me dit jamais pourquoi. Il cherche certains animaux, explore une baie à la recherche de baleines, une autre parce que des orques y passent. Il connaît les lieux pour les avoir sillonnés. Il faut pousser « jusqu'à cette baie, je voudrais filmer la colonie de phoques » ou « passer derrière cette île, il y a des loutres ». « Accélère, on va voir des ours. »

Près d'une source, les traces d'une meute de loups. Nous passons une journée à construire, dans un arbre, une plate-forme d'observation. Ne laisser aucune odeur qui pourrait les alerter : tout construire avec des gants, pas facile pour nouer les cordes. Cachés derrière des bâches au crépuscule, nous voyons arriver la harde menée par un grand mâle. Les bêtes boivent, rôdent, reniflent des traces de gibier. Lèvent le museau comme s'ils soupçonnaient une présence. J'ai à peine le temps de saisir mon appareil photo qu'elles ont filé. Jacques, lui, a tout filmé.

Quand nous passons la pointe nord de l'île de Vancouver, plus d'abris. Face à nous, le grand large : les kayaks sont pris dans la longue houle du Pacifique. Dans les creux, des murs d'eau de six mètres. Je ne le vois plus. Il

faut se servir de la pagaie comme d'un gouvernail pour dévaler les pentes. Puis d'un coup, ça remonte, comme dans un ascenseur géant. C'est à la fois amusant et effrayant. La seule chose que je redoute vraiment, c'est l'arrivée sur la plage, où un rouleau peut me prendre et me projeter contre des rochers. Guetter et attraper la bonne vague.

L'accostage est délicat mais le lendemain matin il faut repartir. L'océan a forci. Le ronflement des rouleaux m'a réveillé. « Dis donc, Jacques, tu ne crois pas qu'on pourrait attendre que cela se calme un peu ? C'est un peu fort, là, non ? » Il ne répond pas, s'équipe. « Il y a un rythme : toutes les sept vagues, une moins forte. Ne la rate pas. » Il hurle : « Qui ose gagne ! » – devise des troupes de marine –, jette son kayak à l'eau, court derrière, monte à califourchon dessus et passe la barrière de la déferlante. Se retourne, me regarde. Je compte : « Un, deux, trois… sept. » Tu parles, elle est aussi grosse que les précédentes. « Un, deux, trois… » Bon, il faut y aller, Jacques est déjà parti. Je m'accroche au kayak, bats des pieds, la vague le prend, le retourne presque, je monte dessus, pagaie de toutes mes forces… Passé. Mais où est-il ?

Le soir, ivre de fatigue, je m'endors comme une pierre, des ampoules aux deux mains. Ma tente est mieux montée, mon abri – une bâche fixée à deux arbres et deux pagaies – étanche et mon duvet à peu près sec.

Pour traverser le détroit de la Reine-Charlotte et entamer la remontée vers l'Alaska, nous prenons le ferry, une journée de repos. Touristes, motards en Harley, camionneurs, familles. Je dévore des hamburgers au bar, frime auprès de deux adolescentes belges en leur racontant d'où nous venons et où nous allons.

Puis c'est parti pour trente à quarante kilomètres par jour à la pagaie. Jacques – je ne comprends pas pourquoi – évite la plupart des villages où nous pourrions faire escale, sauf quand il faut acheter sucre et farine. Il camoufle les kayaks, m'apprend à effacer nos traces comme si nous étions traqués, à marcher « à couvert » dans la forêt, à travers la végétation dense plutôt que sur les rares sentiers. Pas encore à me noircir le visage avec du bouchon brûlé à la flamme mais je sens qu'il ne faudrait pas trop le pousser… Il me montre comment construire un affût, un abri de tireur embusqué, avec un trou dans le sol recouvert de branchages. Je ne vois pas l'intérêt. Sauf pour salir ses affaires et se faire dévorer par les moustiques.

Alaska, États-Unis. Nous accostons dans la première bourgade américaine pour faire enregistrer notre passage et montrer nos passeports. Cabanes de rondins, bannière étoilée, monstrueux pick-up, jet-skis, hors-bord dans le port. Je serais bien allé manger un morceau dans un bar, un *fish and chips* bien gras emballé dans du papier journal, mais non… Il faut repartir. « Demain, dit Jacques, nous allons récupérer les armes. » Je n'ai pas bien compris, n'ose pas demander. À deux heures de pagaie, un ancien campement de bûcherons, à peine visible, érigé il y a des décennies en bord de plage et abandonné depuis des années. Les toits sont effondrés, les portes enfoncées, les lichens mangent les cabanes.

Jacques cherche une maison à deux étages avec sur le côté une petite serre et un cerisier. La voilà. Nous nous gavons de fruits puis il monte dans le grenier par une échelle cassée et me tend trois colis de bâches huilées. À l'intérieur, une carabine 22 Long Rifle, un fusil de gros calibre pour la chasse à l'ours et un énorme revolver 44

Magnum qu'il avait cachés là des mois auparavant. Pas de question.

Autour du feu ce soir-là il m'apprend à démonter-remonter culasses et percuteurs. Je suis fasciné. J'ai sauté à pieds joints dans l'écran du western. Le lendemain nous achetons quatre boîtes de balles au General Store du village voisin. Nous tirons sur des cibles, des arbres. La 22 LR, ça va, j'adore. Mais le recul du fusil me démonte l'épaule et je peux à peine viser avec le revolver. « Tiens-le bien, à deux mains. »

Comme pour le reste, il ne me dit pas d'où viennent les armes. Je pense à la chasse à l'ours. Mais deux jours plus tard : « Maintenant que tu sais tirer, tu vas m'aider. Je dois aller récupérer de l'argent auprès d'un gars, pas loin d'ici. Un Canadien en cavale, accusé d'avoir tué son frère. Ils sont nombreux dans le coin à se cacher entre les deux frontières. Personne ne viendra le chercher ici. Je lui ai prêté du fric et je ne crois pas qu'il voudra me le rendre. Alors, voilà ce qu'on va faire… » Il me demande « de le couvrir » avec la 22 LR pendant qu'il s'approchera de sa cabane. Avant, on tire dans les fenêtres pour l'impressionner. « S'il voit qu'on est deux, il ne mouftera pas… » Je suis terrorisé : cela va mal se passer, le gars ne sera peut-être pas seul, il va se défendre, nous tirer dessus. Pire : nous allons tuer un homme, être recherchés, peut-être capturés, emprisonnés. Je n'ose rien dire. Je me glisse dans ma tente. N'arrive pas à dormir.

Au matin, ma décision est prise : pour la première fois, je vais lui dire non. Je veux bien tirer à l'arc, au fusil, chasser, apprendre à égorger un lapin au couteau s'il le faut. Un apprentissage de chevalier Jedi, sans le sabre laser. Mais là je sens qu'une nouvelle fois il me teste. Voir jusqu'où je suis prêt à aller, à le suivre. Au fond, je ne suis